

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Une bonne allée enneigée

William Melvin Kelley



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Kelley, W. M. (1990). Une bonne allée enneigée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 65–73.

## Une bonne allée enneigée

William Melvin Kelley

En entrant dans la boutique du coiffeur, bien chauffée, et qui sentait bon le savon à barbe, Carlyle Bedlow sentit la somnolence le gagner. Un gros homme était assis dans le fauteuil, le ventre en avant sous le tissu rayé. Debout à côté de lui, des cheveux sur sa blouse blanche boutonnée à l'épaule, Garland, le coiffeur, faisait claquer ses ciseaux. Il était soigneusement coiffé, ses pattes s'arrêtant juste au-dessus des branches de métal de ses lunettes. « Bonjour, Carlyle, comment tu vas ? » Il le regardait par-dessus ses verres. « Alors t'as décidé de me faire gagner ma vie, hein ? »

« Oui, monsieur », répondit Carlyle en souriant. Il aimait bien Garland.

« Tu profites de la misère du Bronx ? »

« Pardon ? »

« Je veux dire, quand les gens ont du mal à dégager leur voiture, toi tu t'enrichis à pelleter la neige des rues. »

« Oh, oui, monsieur. » Garland le taquinait toujours parce que la famille de Carlyle avait récemment quitté Harlem pour emménager dans le voisinage. À l'en croire, Carlyle prenait le Bronx pour un quartier de péquenots.

« Bon, t'es le suivant. Je vais te soutirer un peu de ce pognon gagné sur notre dos. » Il retourna s'occuper de la tête de son gros client.

Carlyle appuya sa pelle dans un coin, tapa des pieds, ôta son blouson, s'assit sur une chaise à dossier métallique, et prit une revue de bandes dessinées. Comme il l'avait déjà lue, il la reposa pour regarder le coiffeur raser le cou du gros homme avec la tondeuse électrique.

Le client, qui parlait quand Carlyle était entré, poursuivit : « Je vois pas ce qui l'a poussé à faire ça, et toi Garland ? Mais tu trouves pas ça typique, pour un nègre ? » Il avait le visage très sombre. Sous son menton, la peau était grêlée et pleine de cicatrices.

« Et pour une Blanche aussi ! »

« Mon vieux, ces lascars, ils épousent une fille de couleur quand ils débudent et qu'ils chantent dans des beuglants. Elle les entretient pendant qu'ils essaient de percer. Et puis ils font un disque qu'a du succès, ou ils décrochent un contrat au Waldorf, et aussi sec, ils la laissent tomber, ils divorcent et ils épousent une Blanche. »

« Pas folles les guêpes ! Elles savent où trouver la qualité. Elles attendent leur tour. Quand ils s'occupent d'elles, elles grimpent au septième ciel à chaque coup. De toute façon, ça durera pas un an, c'est moi qui te le dis. » Garland acheva de dégager largement les côtés, et attaqua la nuque.

Un Noir de petite taille, à la peau claire, ouvrit la porte et se pencha à l'intérieur. « Salut, Garland. » Il ne refermait pas la porte, et un vent froid s'engouffrait autour de lui.

« Tiens, vieux, comment tu vas ? T'es après le jeune homme, d'accord ? » Il continuait à travailler, regardant à peine la tête de son client. Il aurait pu couper les cheveux les yeux fermés.

Le petit homme opina et referma la porte. Il enleva son manteau, mit soigneusement ses gants dans sa poche, s'assit, et s'étira. Puis il retira son chapeau. Il avait des cheveux noirs et raides, qui ne paraissaient pas avoir besoin d'être coupés. « J'ai lu dans *L'Amsterdam* que M. Cool et sa chérie blanche ont fini par con-voler. »

« Oui, monsieur. On en parlait justement. » Garland appuya sur un bouton derrière lui, et de la mousse sortit d'un appareil et s'amassa dans sa paume. « Tu trouves pas ça typique, pour un nègre ? »

« Et pour une Blanche aussi ! » ajouta le gros homme. « Ne raccourcis pas les pattes, Garland. Juste autour des oreilles. Je couperai les pattes moi-même. »

Garland hocha la tête. « Mon vieux, j'ai vu ça cent fois. Quand ils gagnent plus d'argent qu'un Blanc, les Noirs deviennent aussi bêtes. Ils devraient savoir pourtant. Mais c'est pas vraiment leur faute. C'est d'avoir été des zéros toute leur vie. » Garland appliqua la mousse derrière les oreilles du gros homme. « Alors dès qu'ils ont de l'argent, ça leur monte à la tête. »

« Touche pas aux pattes, Garland. » Le gros homme s'agita sous le drap à rayures. « Ouais, je crois que t'as raison. Et avec toutes ces Blanches embusquées dans tous les coins. »

Le petit homme croisa ses bras fluets sur sa poitrine. « Les problèmes des hommes de couleur ne viennent-ils pas tous de M. Charlie et de Miss Mary ? »

« Surtout quand Miss Mary veut s'envoyer en l'air avec son chauffeur ou son domestique nègre, et que M. Charlie s'en aperçoit. C'est pas à Miss Mary qu'il fait des reproches, bien sûr. » Le gros homme se pencha en avant.

Garland cessa de le raser pour réfléchir. « Quand une Blanche est gentille avec vous, plus gentille qu'elle ne devrait, faut faire attention ! » Il se mit à raser le gros homme derrière les oreilles. « Pas folles les guêpes ! Elles savent où trouver la qualité. »

Le petit homme hocha la tête. « Ouais, mais je vois pas pourquoi un homme de couleur voudrait absolument épouser une Blanche, comme M. Cool, alors qu'il y a tant de belles négresses partout. »

Garland en convint. « Mes femmes, je les aime comme mon café : noir, chaud et corsé ! »

Le gros homme se retourna. « J'crois qu'il a l'impression d'avoir décroché le cocotier. Il se sent supérieur aux pauvres bougres du quartier, maintenant. Il a un contrat avec un grand studio blanc, il chante dans une boîte de nuit fréquentée par des Blancs, il roule en Cadillac blanche, il a un appartement peint en blanc dans Park Avenue, et il a une poule blanche par-dessus le marché. C'est vrai, quoi, il est presque blanc. Y a un truc qui cloche : c'est toujours un nègre ! »

Ils s'esclaffèrent tous en se tapant sur les cuisses.



Dehors, avec les cheveux coupés et la nuque rasée, il paraissait faire encore plus froid. Carlyle avançait lentement, posant les pieds bien à plat pour éviter de glisser, au milieu de la chaussée sans voitures, sous l'ombre des arbres chargés de neige. Il aurait voulu

pouvoir rentrer chez lui, enlever ses chaussures humides, écouter des disques, et lire le journal que son père ramenait à la maison tous les soirs, serré sous son bras. Le garçon savait aussi que plus il rentrerait tard, plus son père serait en colère; il aimait manger dès son retour. De plus, il voudrait que Carlyle ou son petit frère dégagent leur propre allée, et il n'avait pas demandé la permission de prendre la pelle. Il décida donc, en marchant dans la rue pleine de fondrières, de ne pas perdre son temps à chercher des petits boulots; il choisirait une maison assez éloignée de la rue, avec une longue allée enneigée.

Il finit par la trouver, au bout d'une rue latérale déserte, faiblement éclairée par un seul lampadaire à mi-parcours. La maison était perchée en haut d'un petit tertre qui sûrement, au printemps et en été, se couvrait d'une épaisse pelouse, bordée de fleurs peut-être. La neige s'accrochait aux branches dénudées et noircies de la haie, qui cachait une grille de fer tarabiscotée. La maison, peinte en gris, était aussi de construction baroque. De longues dagues de glace pendaient de ses pignons.

Carlyle hésita un moment, regardant la maison; il ne voyait pas de lumière, et il ne voulait pas crapahuter sur une dizaine de mètres, de la neige jusqu'aux genoux, pour trouver porte close. En poursuivant son chemin, il aperçut une fenêtre éclairée sur le côté, vers l'arrière. Il retourna au portail et attaqua la pente.

La véranda était en bois et rendit un son creux quand il tapa des pieds pour se débarrasser de la neige. Il monta prudemment les marches et regarda les noms inscrits près de la sonnette. Si la maison était habitée par un homme, il pourrait encore être bredouille: c'étaient les femmes seules, ou les vieux couples, qui avaient besoin de quelqu'un pour enlever la neige. Il lut un nom de femme, Elizabeth Reuben, et un nom masculin aussi, dactylographié, mais celui-ci avait été rayé. Carlyle sonna.

Maintenant qu'il ne marchait plus, il avait les pieds gelés, et quand au bout d'un moment qui lui parut interminable, la porte s'ouvrit, s'entrebâilla plutôt, il sauta d'une jambe sur l'autre.

« Oui, qu'est-ce que c'est? » demanda une voix féminine. Il ne voyait qu'un nez et un œil.

« M'dame Reuben? » Il ne savait pas trop s'il devait dire madame ou mademoiselle.

« Oui. »

Il s'approcha de la fente. « Aimeriez-vous que je dégage votre allée ? »

Il y eut un silence, tandis qu'elle l'examinait de la tête aux pieds, inspectant la pelle qu'il tenait à la main. « Non. Désolée. Je ne crois pas. »

« Bon, eh bien... » Il n'y avait plus rien à dire. Il la remercia et tourna les talons.

« Attendez, jeune homme. »

Il se retourna : la porte était grande ouverte. Le nez et l'œil appartenaient à une petite femme boulotte, d'une quarantaine d'années, en robe de laine bleu pâle. C'était une Blanche. Il n'aurait pas dit qu'elle était jolie, mais ce n'était certainement pas une vieille sorcière. Elle manquait seulement de charme. Ses cheveux d'un brun terne étaient coiffés d'une manière peu seyante ; ses yeux plats et gris avaient l'air découpés dans du carton. « Réflexion faite, jeune homme, je pense que ce serait une bonne idée de faire nettoyer mon allée. J'attends des visiteurs, et ce sera plus facile pour eux... de me trouver. » Elle lui sourit. « Mais entrez dans la maison ; vous devez être transformé en bloc de glace à marcher dans ce froid et cette neige. »

« Ce n'est pas la peine, m'dame. Je vais commencer tout de suite. » Il fit un pas en arrière et leva sa pelle.

« Faites ce que je dis, et entrez immédiatement. » Elle souriait toujours, mais sa voix avait pris un ton d'autorité maternelle, si bien qu'il franchit la porte, qu'elle referma derrière lui. « Posez votre veste et votre pelle ici et venez avec moi. Je vous emmène dans la cuisine vous mettre quelque chose de chaud dans l'estomac. »

Il obtempéra, et la suivit dans l'entrée, faiblement éclairée par une ampoule sous un abat-jour jaunissant.

La première chose qu'il remarqua fut que la cuisine sentait le gaz. Une énorme pile de chiffons et de bouts de tissu occupait la table au centre de la pièce. Il vit d'autres chiffons sur l'appui de la fenêtre, et au bas de la porte de derrière.

Elle suivit son regard. « C'est une vieille maison. Elle est pleine de courants d'air. » Elle souriait nerveusement en se tordant les

main. « Bon, êtes-vous assez grand pour boire du café ? Ou préférez-vous du chocolat chaud ? »

Il était resté debout. Elle s'approcha vivement de la table et d'un revers de coude, fit tomber les chiffons par terre. « Asseyez-vous, je vous en prie. » Il obéit. « Alors, que préférez-vous ? »

« Du chocolat, s'il vous plaît. »

« Du chocolat. Bon. C'est mieux pour vous. » En courant presque, elle se dirigea vers la cuisinière, un gros fourneau à l'ancienne, avec une étagère pour le sel et le poivre au-dessus des brûleurs. « Comment vous appelez-vous, mon petit ? »

« Carlyle, m'dame. Carlyle Bedlow. »

« Carlyle ? Savez-vous qu'on vous a donné le nom d'un homme célèbre ? »

« Non, m'dame. On m'a seulement donné le nom de mon père. Il s'appelle... »

Elle riait, d'un rire aigu et sans joie. Il avait dit quelque chose de drôle, sans savoir quoi. Cela le mit mal à l'aise.

« Comment, mon petit ? Vous aviez commencé à dire quelque chose. Je vous ai interrompu. »

« Rien, m'dame. » Maintenant il se demandait ce qu'il avait dit, et pourquoi elle était si gentille, pour quelle raison elle lui donnait du chocolat. C'était peut-être pour pouvoir lui parler de choses qu'il ne comprenait pas et rire de son ignorance. Exactement ce que les clients avaient dit chez le coiffeur : pour un homme de couleur, la plupart des ennuis venaient des Blancs. Ils étaient toujours en train de rire et de se moquer des Noirs...

« Vous aimez votre chocolat sucré, Carlyle ? Je peux mettre du sucre. » La voix de la femme ne couvrait pas le bruit du lait qui montait dans la casserole, ni du gaz qui alimentait la flamme.

« Oui, m'dame. Je l'aime mieux sucré. »

Quand elle le versa dans sa tasse, le lait bouillonna encore plus fort contre les bords chauds de la casserole. Elle lui apporta son chocolat et s'assit en face de lui sur le bord d'une chaise, attendant qu'il le goûte. Il y trempa les lèvres et le trouva bon. Il imaginait le liquide descendant dans sa gorge et son estomac.

« C'est bon ? » Ses yeux gris le scrutaient.

« Oui, m'dame. »

Elle sourit et parut satisfaite. Cela l'étonna. Si elle l'avait fait entrer pour se moquer de lui, pourquoi était-elle si désireuse de le réchauffer, pourquoi tenait-elle tant à ce qu'il aime son chocolat ? Il devait y avoir une autre raison, mais pour l'instant, le chocolat était trop bon pour qu'il y réfléchisse. Il avala une longue gorgée.

« Bon, maintenant, parlons affaires. Je n'ai jamais eu à engager quelqu'un pour faire ce travail. Quand j'étais plus jeune, je le faisais moi-même et... ensuite... il y avait un homme ici qui le faisait pour moi... mais il n'est plus là. » Sa voix faiblit, mais elle se reprit. « Combien vous donne-t-on d'habitude pour un perron et une allée aussi longue ? » Elle lui souriait de nouveau, d'un sourire fugace qui ne réchauffait que les coins de ses lèvres mais n'égayait pas ses yeux. « J'ai été très gentille avec vous. Il me semble que vous devriez me prendre moins qu'aux autres. »

Alors c'était ça ! Elle voulait lui faire dégager son allée pour presque rien ! Les Blancs essayaient toujours d'escroquer les Noirs. Il avait entendu son père le dire, en maudissant les Juifs de Harlem. Il se contenta de la fixer. Il la haïssait.

Elle attendit un instant sa réponse, puis se mit à calculer tout haut combien elle devait le payer. « Voyons. C'est une longue allée, et il y a le trottoir, le perron et les marches. En plus il fait très froid, et je ne trouverai sans doute personne d'autre... Le problème, c'est que l'offre est très inférieure à la demande. » De nouveau, elle parlait de choses qu'il ne comprenait pas. « Je crois que je m'en tirerais à bon compte si je vous donnais cinq dollars. » Elle se tut et le regarda, perplexe. « Ça vous paraît correct ? Je ne sais vraiment pas. »

Il la fixait toujours, mais maintenant, parce qu'il avait du mal à la croire. Il lui aurait tout au plus demandé trois dollars, et pensait s'en voir offrir un.

Elle meubla le silence. « Oui, cinq dollars. Ça me paraît bien. »

Il finit son chocolat d'un seul coup. « Mais, m'dame, je ne vous aurais compté que trois dollars, vraiment ! »

« Trois ? Ça me paraît insuffisant. » Elle se leva d'un bond et s'avança vers lui. « Eh bien, je vous donnerai les deux autres pour votre



honnêteté. Vous pourrez peut-être revenir et faire autre chose pour moi. » Elle se pencha brusquement sur lui, le prit dans ses bras, et l'embrassa. Le baiser laissa une sensation humide et froide sur sa joue. Il s'écarta, stupéfait, faisant tomber la tasse et la soucoupe. La soucoupe se cassa en deux; la tasse rebondit et roula de guingois sous la table.

« Non, m'dame. » Il se leva. « Je suis désolé, m'dame. »

« Ça ne fait rien. Ça ne fait rien. Je suis dés... Ça n'a pas d'importance pour la soucoupe. » Elle s'accroupit et se mit à ramasser les morceaux et la tasse. Quand elle les eut rassemblés dans son giron, elle s'assit et regarda dans le vide en secouant la tête.

Maintenant il savait exactement ce qu'elle cherchait; il se souvenait de ce que Garland avait dit: quand une Blanche est plus gentille qu'elle ne devrait, il faut faire attention! Elle voulait se payer du bon temps avec lui. Il se dirigea vers la porte de la cuisine. Il pouvait peut-être partir avant qu'il soit trop tard.

« Attendez, jeune homme. » Elle se leva. « Je vais vous régler maintenant, et vous n'aurez pas besoin de revenir quand vous aurez fini. » Elle passa devant lui et s'engouffra dans le couloir obscur. Il la suivit comme auparavant, mais en gardant ses distances.

Le sac à main de la femme était accroché au porte-manteau à côté du blouson de Carlyle. Elle les décrocha l'un et l'autre, lui tendit son vêtement en détournant les yeux, et fouilla dans son sac. Elle en sortit un portefeuille, ouvrit la glissière, prit un billet et le lui donna.

« Mais c'est cinq dollars, m'dame. » Il ne comprenait pas pourquoi elle voulait le payer autant, maintenant qu'elle savait qu'il n'allait pas lui donner du bon temps.

Elle le regarda pour la première fois depuis l'incident de la cuisine, les yeux humides. « Je vous ai dit que je vous donnerais cinq dollars, n'est-ce pas? »

« Oui, m'dame. »

« C'est donc entendu. Faites du bon travail. Et souvenez-vous: inutile de revenir. »

« Oui, m'dame. »

« Vous sortirez tout seul. » Elle était repartie vers l'arrière de la maison avant qu'il ait fini de boutonner son blouson. Quand il ouvrit la porte, elle était au bout du couloir, et lorsqu'il la referma

derrière lui pour sortir dans le froid de la nuit scintillante, il l'entendit dans la cuisine, qui déchirait des chiffons.

•

Le lendemain soir, on parlait de la femme blanche dans le journal. Un garçon qui venait livrer un colis l'avait trouvée dans la cuisine remplie de gaz, affalée sur une table sur laquelle s'empilaient des chiffons. Le père de Carlyle, qui avait lu la nouvelle le premier, en parla au dîner. « Il y a eu un suicide à quelques rues d'ici. » Il dit qui c'était, et où ça s'était passé.

Carlyle, assis, regardait son assiette.

Son père poursuivit : « Ces Blancs ! S'ils devaient être noirs un seul jour, ils se tueraient tous. Y aurait plus de problème racial alors. Ils savent pas ce que c'est que la vie dure. Qu'est-ce qui t'arrive, Carlyle ? »

« C'était une dame très gentille. »

Ses parents et son petit frère le regardaient.

« Tu la connaissais ? » Sa mère posa sa fourchette.

« C'était une dame très gentille, maman. J'ai dégagé son allée hier. Elle m'a donné cinq dollars. »

« Oh, Carlyle ! » dit sa mère en soupirant.

« Cinq dollars ? » Son père se pencha. « Elle était cinglée, hein ? »

« Un peu de respect, s'il te plaît. » Sa mère s'était tournée vers son père avec colère.

Carlyle la regarda. « Est-ce que tous les Blancs sont mauvais, maman ? Il y en a qui sont bons, hein, maman ? »

« Bien sûr, Carlyle. » Sa mère souriait. « Qu'est-ce qui te fait penser... »

« Oui, y en a de bons, Carlyle. » Son père souriait aussi. « Ceux qui sont morts. » **XYZ**

Traduction: Michelle Herpe-Volinsky